

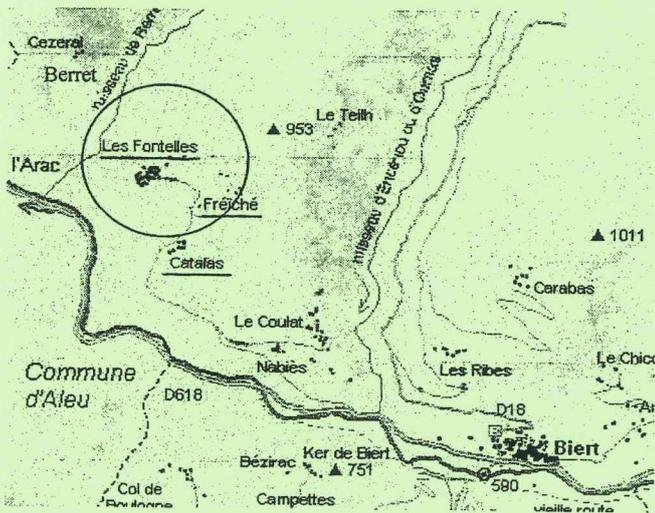
● Passeurs de mémoire

La commune de Biert se caractérise par un habitat dispersé. De part et d'autre de la rivière Arac – aux eaux si limpides – la montagne est constellée de nombreux hameaux. Trop souvent, nous ignorons leur localisation précise ainsi que leur importance dans le passé ; tout comme nous avons du mal à imaginer ce qu'était autrefois le mode de vie de leurs habitants, parfois dans une situation de misère.

C'est pourquoi la rédaction de "Nosto Communo", avec l'aide d'habitants âgés – "gardiens de souvenirs d'antan" – entreprend, pour chaque site concerné, une série de narrations intitulée "Passeurs de mémoire".

○ Le hameau des Fontelles et ses lieux-dits

Situation



L'agglomération des Fontelles étend son territoire sur la rive droite de l'Arac, à l'extrémité ouest de notre commune, à une altitude variant de 750 à 950 mètres. Elle est dominée, au nord-nord-ouest par le secteur de Berret dont le sommet culminant atteint les mille mètres. Le ruisseau de Berret marque la limite des deux territoires. Du sud au nord, plusieurs lieux d'habitation jalonnent l'ensemble vallonné des Fontelles : La Ferrasse, les Catalas, les Mindres (en ruines), Freyché et la Bazerque.

Au XIX^e siècle, l'accès principal depuis la route de Saint-Girons se faisait par un pont, appelé maintenant le "pont-ruiné", situé une centaine de mètres en amont du pont de la Ribérole (D 618). Ce passage n'est plus utilisé depuis la construction de la route actuelle.

Le 9 août 1891, le hameau des Fontelles connut un terrible incendie. Le conseil municipal, réuni en séance extraordinaire sous l'autorité du maire Antoine LAVIGNETTE (1829 - ?) a voté le 23 août 1891 l'attribution de secours aux victimes ; voici un extrait de la délibération :

" huit habitants (...) ont été rudement éprouvés par suite de l'incendie. Considérant que logements, mobiliers et provisions qui se trouvaient à l'intérieur des maisons ou granges ont été la proie des flammes et, que le Conseil ne saurait rester indifférent sur la situation des victimes (...) vote à cet effet la somme de 200 francs, qui sera répartie entre les sinistrés selon leurs pertes et leurs besoins d'indigence, par les soins de Monsieur l'adjoint des Fontelles LOUBET Laurent et du conseiller SERVAT Théodore, habitants de ce lieu qui, seuls, peuvent apprécier la nécessité de chacun d'eux."

Population

Avant la Grande Guerre (1914-1918), le hameau des Fontelles et ses lieux-dits constituaient le centre de vie le plus important de la rive droite de l'Arac : 42 maisons, occupées par **173 habitants**, dont 121 pour les Fontelles et 52 pour les écarts.¹

À la même époque, l'agglomération de Biert-village, chef-lieu de la commune, comptait **271 habitants**, occupant 63 maisons.²

¹ Recensement de 1911.

² Lors du recensement de 1911, l'ensemble de la commune de Biert était de 2.101 habitants dont 271 au chef-lieu, et 1830 répartis dans les hameaux, population qualifiée de "population éparse". En 1921, la commune ne compte plus que 1875 personnes.

Dix ans plus tard, l'ensemble des Fontelles est réduit à 155 habitants.

Première cause de cette diminution sensible : la disparition de 9 soldats morts pour la France, dans la pleine force de l'âge.

Les années suivantes, les départs du pays s'accélérent. L'attrait d'une vie citadine plus attrayante, l'appel des régions à forte croissance, notamment lors des années dites "les trente glorieuses" (1945-1975), entraînent un dépeuplement considérable.

Le hameau des Fontelles sera l'un des deux hameaux qui auront à pleurer la mort d'un soldat tué au combat en mai 1940 : Eugène LAFFITTE LEBRAT, tombé en Moselle ; il était le neveu de Jean LAFFITTE, lui-même mort en 1918, frappé par l'épidémie de grippe. Une famille cruellement touchée.

Selon Andrée SOUM et Jean DEMERSON, actuels résidents des Fontelles, respectivement conseillère municipale et ancien conseiller municipal, le hameau des Fontelles, dans son ensemble, compte maintenant de 20 à 25 habitants permanents, et atteint la cinquantaine en période estivale.

Antiquités et vanille...

Comme la plupart des habitants de notre commune, les gens des Fontelles vivaient d'une activité agricole et pastorale. Ils y ont ajouté cependant une spécialité particulière de marchands ambulants dans "le colportage de vanille, à laquelle ils associaient souvent vases de Chine, ivoires et tapis de qualité"¹

Ainsi en est-il de la famille SOUM

Le cultivateur Jean SOUM BRAGADA (né en 1872) choisit, après la Grande Guerre, autant par dynamisme que par nécessité, de "voyager en Belgique une partie de l'année", nous dit sa petite-fille Catherine SOUM. Elle se souvient que son grand-père est parti vers le nord de la France "faire de la Chine". Gagnant bien sa vie, il envoie des tonneaux de vin et des pommes de terre à sa famille. Le village en profite aussi. Son père Jean-Pierre, "banilliaïré" (marchand de vanille) "parcourait la France entière tout en manifestant une prédilection pour la cité mariale de Lourdes."²

Ses deux frères aînés Jean-Marie et François ne dérogent pas à la règle : ils parcourent le pays en tous sens, donnant à la famille SOUM une réputation de grands voyageurs commerçants.

L'eau-de-vie

De petite taille mais costaud, Vincent SERVAT de Géni (né en 1873) participe à la Grande Guerre dans un escadron de chasseurs à cheval. De retour au pays, face à des difficultés économiques récurrentes, il se fait bouilleur de cru ambulant. Tous les ans, il quitte sa famille pour aller au loin distiller le vin et le marc. On disait : "Qu'ana a l'aïgouardènt" (aller faire de l'eau-de-vie), ou "Qu'ana a la caoudièro" (aller à la chaudière – l'alambic -).⁴

Il sera le premier d'une lignée familiale de bouilleurs ambulants, ayant transmis sa passion et son savoir-faire à son fils Jean-Marie, puis à son petit-fils Gérard, sur un territoire s'étendant au Gers et la Haute-Garonne. Ce dernier devint ensuite restaurateur au village de Biert (de 1960 à 1966), puis à Rimont. Le dernier de la lignée, Alain, continue à aller de ferme en ferme, de village en village, comme l'on fait les trois générations précédentes.

Quelques familles des Fontelles...

- "Enso de Pierrou" était l'enseigne de l'estaminet ouvert, au début des années 1900, par François MIROUZE PAULIROU, dit "léi de PIERROU" et sa femme Lucie.

Un des frères de François, l'aîné, prénommé Jean, est resté dans les mémoires à cause de son itinéraire de soldat très particulier. Réfractaire à l'autorité militaire, il connut pendant une année les geôles de l'armée, ainsi que l'affectation dans un "Bat' d'AF" (Bataillon disciplinaire d'Afrique). Tué en 1915 dans la Marne, il fait partie des "Morts pour la France" de notre commune.



¹ "À Biert, village d'Ariège, autrefois" par Roger Toulze, Page 162 .

- Aux Catalas, Georges LOUBET RAJOL (né en 1897) après avoir vécu le tumulte de la Grande Guerre, rejoint son hameau natal en 1925 et s'y marie. Il fut élu conseiller municipal.

"Il partait faire de l'eau-de-vie, il ne revenait qu'au printemps et là tout recommençait avec le travail de la terre..." tel est le souvenir de ses filles Simone et Paulette. Cette dernière, émigrée en terre girondine, reste profondément marquée par son départ des Fontelles : *"mes grands-parents, partis des Catalas à leur âge et où ils avaient vécu toute leur vie et tout laisser ! Je me souviendrai toute ma vie lorsqu'on a fermé la porte de la maison à clé, de la blessure qu'on a ressentie, et qui, d'ailleurs, ne s'est jamais refermée."*

La maison qu'elles habitaient aux Catalas était considérée comme la plus prestigieuse des Fontelles. Les deux frères LOUBET RAJOL ont été, après la guerre, serveurs au Maxim's à Paris, pendant de nombreuses années.

- À proximité, vivait la famille LOUBET CONTÉ. Cette famille se distinguait par une particularité ; les deux garçons portaient le même prénom : Baptiste.

On les différençait en ajoutant à leurs prénoms les qualificatifs respectifs de *"l'aïnat"* pour l'aîné et de *"caddet"* pour le second. Ce dernier sera père de deux enfants : un garçon et une fille. Fidèle à la tradition familiale il les prénommera Baptiste et Baptistine !...

Ce dernier Baptiste, soldat de la classe 1916, sera amputé du bras droit sur le champ de bataille en 1917. Quant à Baptistine, elle sera la mère de Gérard de GÉNI précédemment cité.

- Au Freyché, habitait une grande dame qui s'exprimait avec grande douceur. Aveugle pendant les dernières années de sa vie, Laurence SERVAT, fille de Vincent SERVAT PAILLARÈS, accueillait avec une extrême gentillesse ceux qui l'honoraient de leur visite. Sa fille Hélène, sous son nom d'artiste "Mag", est une peintre aux multiples talents.

Beaucoup d'autres familles, hommes et femmes remarquables, ont animé la vie des Fontelles et de ses lieux-dits :

- La famille SUIF, qui comptait sept enfants, dont trois frères ont vécu la tourmente de 1914-1918 : Jean-Marie, Marius et Marcel.

Parmi les descendants de cette famille figure Honoré SUIF (né en 1921) qui fut conseiller municipal sous le mandat du maire Jean-Joseph GAUBERT.

- Nombreuses sont les familles LOUBET. On les distingue par leur surnom et/ou sobriquet : les LOUBET NOUTARY (autrement dit ceux du Py), les LOUBET del ROUX, les LOUBET de GÉOU, les LOUBET du PEL ROUCH, les LOUBET de la CARADE, les LOUBET del CARDÉNAL, les LOUBET d'ANNE.

- On citera aussi plusieurs familles SERVAT PAILLARÈS, notamment "ceux de FANOUC" dont les descendants sont dentistes à Saint-Girons, et également "ceux de LA CALABRAISE" dont les six filles recevaient de leur mère un grain de sel à la place de bon**f**bons tant la misère était grande.

Quelques années plus tard, ces filles forçaient l'admiration des jeunes gens, au point qu'un refrain de chanson, recueilli auprès de Pierrot MIROUZE du GUIN, soulignait la beauté, mais aussi la coquetterie des filles du lieu :

*"Aux Fontelles, petit faubourg,
Il y a des filles faites au tour [de taille].
Elles veulent se marier mais personne ne les demande.
Il y en une qui en marchant
Relève la tête gentiment..."*

Hélas, la suite s'est perdue !...

Une enfance aux Fontelles (1940-1950)

(extraits d'un livret de souvenirs écrit par Arlette SERVAT PAILLARÈS)

Mon enfance

Je suis née aux Fontelles, juste avant la guerre 1939-45. Mes parents aussi étaient nés dans ce même village.

École des Fontelles en 1939



En 1939, quand Arlette a un an, l'école des Fontelles compte 21 élèves ; quand Arlette a sept ans, elle en est l'unique élève.

J'avais eu la chance de naître à vingt mètres de l'école, mais, hélas, je n'en ai pas profité car l'école a "fermé" lorsque j'avais sept ans, puisque j'étais seule élève. Monsieur Marquèze, notre Inspecteur d'Académie venu voir madame Soum, l'institutrice, me dit : "Tu resteras ici jusqu'à Pâques, nous laisserons passer l'hiver, et ensuite, tu iras à Biert."

Ainsi fut fait, Papa, les jours d'hiver, dès sept heures du matin avec la pelle, sortait la neige sur le sentier, le Pas, qui de chez nous conduisait à la route, parfois même jusqu'à la fontaine.

Nous partions tous les deux, Papa était agent des travaux (cantonnier)¹ et descendait donc chaque jour sur la route.

Un jour, il avait neigé en abondance, je me suis retrouvée seule élève à l'école de Biert. Monsieur² notre très bon, mais sévère instituteur, m'a donné vingt Bons Points pour cet acte "héroïque;" Quel honneur et quelle joie !

Je n'ai jamais rechigné à faire le chemin. J'étais pleine de bonne volonté, comme mes parents.

Ma maison natale

Ma maison natale comprenait deux maisonnettes mitoyennes agrémentées d'un balcon.

Oh ! elle était bien vieille, mais avec son balcon, elle avait du charme...

Les deux maisonnettes ne communiquaient pas, il fallait, lorsqu'il pleuvait ou neigeait, sortir sur le balcon enneigé, pour se rendre à la chambre. Brr !... On était gelé, les pieds mouillés !

Plus tard, avec l'aide de François Minitte, l'entrepreneur, lorsque je l'ai pu financièrement, j'ai fait percer une porte sur le mur "porteur"... Plus besoin de sortir pour traverser... Je n'en ai guère profité, j'ai vendu la maison peu après...

Chaque maisonnette comprenait, en bas un soutoul³ pour le bois, à l'étage une pièce principale, au dessus, un grenier.

J'ai le souvenir de ces périodes de vent d'autan qui me faisaient frémir...

Le vent s'engouffrait dans les soutouls, ressortant par les lauzes du toit (il n'y avait pas de laine de verre à l'époque !). On avait l'impression qu'il soulevait la maison...



¹ Henri Servat (1896-1964), ancien combattant de la Grande Guerre, soldat de l'infanterie coloniale. Incorporé en avril 1915, il ne rejoindra les Fontelles qu'en septembre 1919.

² "Monsieur" : qualificatif donné à l'instituteur en signe de respect. Il s'agit ici de Roger Dégeilh, instituteur à l'école des Fontelles de 1930 à 1943, puis à celle de Biert-village jusqu'à sa retraite fin 1965.

³ Soutoul ou soutoulh (Dictionnaire du parler biertois de R. Toulze) : partie abritée du rez-de-chaussée, servant de dépendance.

Une nuit, vers les deux heures du matin, un vent violent soufflait, Papa, qui avait pourtant souffert pendant la Grande Guerre et vu des horreurs, nous dit avec maman : « Venez, on va finir la nuit aux Catalas, à la clède » (nous tenions cette grange en fermage, côté ubac, sans vent d'autan).

Quel bonheur d'être à la maison tous les trois, plus les chiens et les chats, qui n'avaient pas la plus mauvaise place !...

Maman, avait descendu du grenier un petit panier de pommes. Elles cuisaient sur la cendre, répandant une bonne odeur... nous savourions le plaisir du moment...

J'ai habité plusieurs maisons depuis que j'ai quitté Les Fontelles. Je n'ai jamais rêvé d'aucune.

Par contre, encore à mon âge, je rêve de "ma" maison, pas rénovée, non, comme je l'avais fait, mais de cette vieille maison, avec les fentes au plancher, son plafond noir de suie et la voix de mes parents pas loin...

Ces souvenirs là, personne ne me les prendra, ils sont en moi pour toujours.

Le chemin de l'école

C'est avec plaisir que je parcourais chaque jour les trois kilomètres qui me séparaient de Biert et le double plus tard de Massat, avec autant pour le retour. Je chantais sur mon vélo, j'ai toujours aimé chanter, et le temps passait plus vite, pour me rendre à destination.

Un seul gros problème, durant ce parcours, survenait pour moi lorsqu'arrivaient, du 15 novembre au 15 janvier, les "journées courtes" car la nuit tombe vite et j'avais très peur de cette nuit.

Un peur irraisonnée d'une enfant de 8-10 ans, qui m'a suivie plus tard lorsque je rentrais du C. Compl. J'avais 15 ou 16 ans !...

Il faut dire que, lorsque je quittais la grande route pour prendre le chemin des Fontelles, à la "Ribérole", poussant mon vélo, je ne voyais que des bois en face et ne rencontrais aucune maison.

La nuit tombait de plus en plus vite, les chouettes hululaient, c'était sinistre, mais le plus mauvais restait à venir : il y avait "lé boï de Germa" (le bois de Germain), juste au dessus de la route, me regardait une cabane, avec sa porte béante faisant un trou noir. Qu'allait-il sortir de ce trou ?

Prenant mes jambes à mon cou, poussant mon vélo et chantant à tue-tête pour éloigner ma peur, je ne me sentais rassurée que deux ou trois cents mètres plus loin, lorsqu'au "Sarrat del Tuc", j'arrivais en face de mon village, avec ses lumières réconfortantes!



L'école de Biert en 1948

L'instituteur : Roger Dégeilh

| | |
|--------------|---|
| Rang du haut | Gilbert Loubet, Yves Sutra, Louis Rivère, Marcel Laffitte, Jean Servat, André Sutra, Anna Servat |
| Rang milieu | Gérard Pagès, Germaine Loubet, Arlette Servat, Jeanine Caujolle, Monique Pujol, Thérèse Piquemal, Laurette Piquemal, Pierrette Scagliarini, Jeannot Sutra |
| Rang du bas | Claude Servat, José Piquemal, Raymond Dégeilh, Jacques Dégeilh, Georges Piquemal, Fernand Bénazet |

"L'azinat"

Dans la plupart des maisons campagnardes, au repas de midi, on mangeait l'azinat (pommes de terre et chou) le tout produit au jardin, était peu onéreux. N'oublions pas que nous étions en temps de guerre.

J'entends maman, le jeudi matin : toc, toc, toc, toc, avec le hachadou (le hachoir) sur la planche, elle hachait deux ou trois grains d'ail, avec un peu de sagi (le saindoux rance). Lorsque le mélange était presque pâteux, elle le glissait adroitement dans l'oulet en fonte, qui était sur le feu, avec chou et pommes de terres. Quel fumet se dégageait peu de temps après de l'oulet !

Ce n'était pas l'azinat que nous allions déguster chez Anne-Marie à Tourtouse, avec Janine d'Encénou et Fernand de Boutou et qui fait dire à ce dernier en le voyant : « Ja ia luos » (il y a des lunes, les lunes faites par la graisse de canard à la surface du bouillon).

Le nôtre n'avait pas de lunes, surtout à la fin de l'année, lorsque les réserves du cochon précédent étaient épuisées.

Les "eychutes" (pommes vapeur)

Je pense aussi aux pommes de terre bouillies, autre plat quotidien, dans les familles.

Elles cuisaient sur le feu de bois, dans un oulet, cuites et égouttées, elles restaient avant d'être "dégustées" (eh oui !) devant le feu, se gorgeant de fumée.

Ma cousine Nicole, me parle encore de ce goût incomparable qu'avaient ces pommes de terre, qu'elle n'a plus jamais retrouvé.

Des eychutes, un œuf de nos poules, une salade du jardin, selon la saison, un peu de jambon, quand il en restait, c'était "le plat du roi" ; il l'est toujours en ce qui me concerne !

Le millas, "ses cures"

Je ne parlerai pas de la Fête du cochon, d'autre la décriront mieux que moi, ni de la préparation du millas, dont je garde quelques souvenirs.

Ce qui m'intéressait, petite fille de cinq ans, et toujours, à mon âge, aussi gourmande, c'était les "cures" :

Lorsque la graisse fondue dans le grand chaudron de cuivre était cuite, et mise dans les pots, Papa se "mettait" au millas pour profiter de ce chaudron brillant, enduit de graisse.

Avec la "toudeille" il mélangeait longuement, selon les proportions voulues, la farine de maïs et l'eau, plus les parfums, après avoir tourné, tourné, le millas, ayant épaissi, était enfin prêt.

Papa et le Pi, notre voisin, et frère de cœur de Papa, prenant chacun une anse du chaudron et se mettant de part et d'autre de la table, recouverte au préalable d'une nappe blanche, versait le millas en une couche régulière sur la table. Un troisième soulevait un coin de cette table afin que le millas se répartisse bien dessus.

Le chaudron, enfin, était vide, mais il restait les "cures" accrochées sur le bord. Le moment que j'attendais arrivait. Papa suçait bien ces restes de millas, l'arrosait "d'ay-gardent", eau-de-vie, notre bonne eau-de-vie de prune, et y mettait le feu.

Je revois ces flammes bleues qui s'élevaient en dansant.

C'est là que j'entrais en scène, avec ma petite cuillère, je pouvais enfin, ainsi que les voisins, accroupis autour du chaudron, déguster ce met.

J'en achète assez souvent, maintenant, pas mauvais, mais aucun n'a le goût de celui-là : il a le goût du souvenir...

Le carroulet

La route partage le village en deux ; il faut monter ou descendre, selon le cas, pour accéder à la route.

Le carroulet était le lieu où l'on faisait la causette, où l'on faisait la pause, lorsqu'on venait de chercher l'eau à la fontaine ou de faire des courses à Biert.

Il y avait toujours quelqu'un d'assis sur le parapet devant chez Marie de Laffitte, la tante de Papa, pour entamer la conversation.

Y faisaient aussi la pause les gens de Berret qui venaient "del pa", du pain. Je revois Lucie de Bandéal avec son grand sac de toile blanche qu'elle portait en "cabessal" sur la tête. Ce sac contenait un pain de quatre kilos, pour la semaine et plus (il y avait les crêpes en renfort) une bouteille d'huile, un kilo de sucre.

Les légumes étaient au jardin. C'était la guerre, on vivait de nos maigres ressources.

Je pense aussi à Marsaou, avec ses médailles accrochées à sa devanture; Il mettait la main en cornet à son oreille et appelait Bernadette Soubirous à Lourdes : "Bernadette, porte-moi des sous !" Il me faisait un peu peur.

J'aimais beaucoup ces moments de divertissement. J'étais seule enfant du village, ceci explique cela. J'écoutais les uns, les autres, assise à côté de Marie de Fanoc.

Gira l'ayguo (Changer l'eau)

Nous avons un pré très pentu à la fontaine, séparé du pré du voisin, par le rec, où s'écoule la résurgence de la fontaine, canalisée par une buse passant dessous la route.

C'était en 1943-1945. Les prés étaient entretenus et en plus si on pouvait les arroser, c'était pain bénit.

On ne pouvait pas arroser n'importe comment ; chaque maison ou foyer avait son jour et son heure, pour nous, c'était du mardi matin Huit heures au lendemain même heure.

Maman, ou Bon-Papa, au jour et à l'heure dite allait sortir les gerbes de terre qui bouchaient l'arrivée d'eau qui allait chez le voisin pour la diriger chez nous, "gira l'ayguo", diriger l'eau, le long des rigoles bien entretenues : "les aguères", pour permettre à l'eau de se répandre dans le pré. Parfois il y avait bien quelques paroles échangées avec le voisin, car on lui avait "pris" l'eau avant l'heure, ou l'inverse.

Après la guerre, le village s'étant dépeuplé, cette méthode a été abandonnée. Aujourd'hui ce même pré est devenu un bois.

